

Très demandés et très biens vendus, une poignée d'artistes renouvellent la scène new-yorkaise en alliant pensée conceptuelle, imagerie pop et outils informatiques. Visite groupée.

# Gang of New York

Kelley Walker, Wade Guyton, Josh Smith, Seth Price : tous sont courtisés par les galeristes, eux-mêmes harcelés par des collectionneurs qui n'en peuvent plus de piétiner sur les listes d'attente. Parce qu'une image arrosée de dentifrice passée au scanner par Kelley Walker, un tableau à impression jet d'encre de Wade Guyton, une sculpture thermoformée de Seth Price, une peinture barbouillée de Josh Smith ou - dans une moindre mesure - un collage pailleté de Meredith Sparks, c'est désormais le must. En fait de gang, il conviendrait de parler d'abord d'une bande de cour de récréation. Presque tous ces artistes, aujourd'hui à peine trentenaires, sont devenus potes dans une obscure école d'art de Knoxville, Tennessee. De là, ils suivent le parcours fléché de la carrière artistique et débarquent à New York en 1998. Certains finissent leurs études et partagent un studio dans Fashion District, l'équivalent new-yorkais du Sentier. Ils restent groupés "comme beaucoup d'autres à New York, notamment pour s'en sortir dans cette ville hors de prix", explique

Sans doute enjolivée, la belle petite histoire de potes, mais pas dénuée de toute réalité pour ces artistes qui ont véritablement réinventé la notion de collectif avec ce groupe qui n'en est plus tout à fait un, à force de recevoir du renfort et de laisser une place de plus en plus grande aux individus : plutôt un cercle de proches donc, qui commença par réinjecter de l'underground dans la Grosse Pomme. Ils se retrouvaient ainsi invités dans un collectif nommé Reena Spaulings, personnage fictif et schizophrène qui porte toutes les casquettes à la fois : artiste, galeriste (et galerie), critique et collectionneur. Certains aussi sont des habitués du Continuous Project, un groupe dont les expositions consistent à réimprimer ou à photocopier des textes et des revues historiques. Histoire de faire tourner les rotatives comme aux plus belles heures de l'activisme intellectuel.

Dans l'atelier de Kelley Walker ou dans celui de Wade Guyton, les assistants naviguent entre les imprimantes laser gros format, des imprimantes jet d'encre et des scanners Epson, sans parler des caisses de cartouches d'encre. Dans la kit-chénette, du chocolat blanc et noir fond dans

➤ Au lieu de détourner les images, ils remontent à la source et se penchent sur les machines qui les fabriquent.

"Je ne prédestinais à provoquer un tel ramdam. "J'ai l'impression que ce truc, les amis du Tennessee qui montent ensemble à New York, devient un peu trop une espèce de construction fétichiste ou spectaculaire, alors que c'est quand même quelque chose de très courant. Sur-tout, cela détourne l'attention du travail très sérieux qu'on mène en tant qu'artistes et cela nous enferme dans une image limitée : nos échanges ne reposent pas seulement sur l'amitié."



une casserole : il finira sur les scans de Kelley Walker. Mais c'est bien la seule trace de matière grasse dans un atelier rempli plutôt de la matière grise qui sort des Mac. Non pas que Kelley Walker joue au nerd et passe son temps à désosser les bécane. Il fait de la peinture filtrée au scan.

**Résultat :** à Grenoble, dans son exposition au Magasin, Kelley Walker aligne des dizaines de versions de la pub pour la compagnie aérienne Braniff, où posent côte à côte Andy Warhol et le boxeur noir Sonny Liston. Seule variation dans cette série people : le contraste des couleurs, manipulé par ordinateur. Si bien que l'image ou les icônes pop importent moins ici que le médium. Quant à Wade Guyton, ses X géants, motif minimum plus que minimal, très imparfaits, mal ajustés, ont été imprimés di-

rectement sur toile. Et ce n'est pas un hasard si, contrairement à d'autres, qui brassent des tonnes d'images, ces artistes réduisent drastiquement le volume de leur album photo à quelques séries : des crashes aériens, des cover-girls, des petites animations graphiques, à peine plus. Seth Price, dont les films trouvés, caricatures de l'Amérique bien-pensante et familiale, usent aussi de petits effets spéciaux, rejoint parfois ses deux compères dans ce régime minceur appliqué au répertoire d'icônes.

Même Josh Smith, peintre à la mine sombre et à la silhouette un peu voûtée quand Walker et Guyton affichent des carrures d'athlètes, varie assez peu ses motifs : il a beau être prolifique, il se contente souvent de barbouiller son propre nom sur des tableaux aux couleurs ternes. Loin d'un trip narcissique ou d'une poussée de mégalomanie, ces œuvres, dont la signature est le sujet, viennent plutôt taquiner le mythe de l'artiste comme être unique en son genre et en son style. De vieilles rengaines dans l'art, que Josh Smith entonne avec une légèreté provocatrice et déconcertante.

C'est là que les potes se retrouvent sans doute en grande partie : dans cette maîtrise des problématiques modernes - propriété, reproduction ou circulation des images - déjà traitées par toute une lignée d'artistes américains, de Warhol à Baldessari. Mais ils tournent la page. Au lieu de détourner les images, ils remontent à la source et se penchent sur les machines qui les fabriquent ou les diffusent. Au Magasin de Grenoble, au seuil de son expo, et face à des posters de John Baldessari présentés simultanément, Kelley Walker expliquait poliment qu'en ce qui le concerne il n'aurait pas imprimé ces images de cette façon : "Les techniques ont beaucoup changé...", soupira-t-il. Comme si, en ville, un gang avait déjà chassé l'autre. **Judicaël Lavrador**

**Kelley Walker** Jusqu'au 6 janvier au Magasin, site Bouchayer-Viallet, 155, cours Berriat, Grenoble, tél. 04.76.21.95.84

[www.magasin-cnac.org](http://www.magasin-cnac.org)

**Biennale de Lyon** Jusqu'au 6 janvier à la Sucrerie, 48, quai Rambaud, Lyon

[www.biennale-de-lyon.org](http://www.biennale-de-lyon.org)